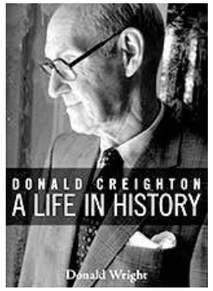
LE PORTRAIT BIAISÉ D'UN BIOGRAPHE RÉVÈLE DE DURES RÉALITÉS À PROPOS DE L'HISTOIRE



DONALD WRIGHT enseigne au département de sciences politiques à l'Université du Nouveau-Brunswick. « Donald Creighton : A Life in History » va être publié par les Presses de l'Université de Toronto au mois de juin 2015.

Plusieurs adjectifs lui ont été attribués : « ambitieux », « méticuleux », « coloré », « adroit », « rusé », « patient », « tolérant », « malin », « sans scrupules », « corrompu », « ivrogne », et, plus récemment, « intolérant », « ignoble », « étrange », « horrible » et « raciste ». Témoignant encore une fois de la malléabilité du passé, alors qu'un chercheur fait valoir que le premier premier ministre du Canada était un tenant de la suprématie de la race blanche, une entreprise de t-shirts de l'Ontario le commercialise comme notre propre Che Guevara, un révolutionnaire marxiste, un nationaliste du Tiers-Monde et un homme opposé au racisme. Nous pourrions être tentés de demander : « Est-ce que le vrai Sir John A. Macdonald pourrait se faire voir ? » Mais ce serait une erreur, car le véritable Macdonald n'existe pas : la vérité biographique n'est jamais définitive et elle est toujours source de contestation. De la même manière que le célèbre tableau de René Magritte *Ceci n'est pas une pipe* (*The Treachery of Images*) n'est effectivement pas une pipe, une biographie n'est pas une personne. C'est une représentation d'une personne, ce qui signifie que le « Père Demain » d'un historien est un vieil homme blanc poussiéreux pour un autre. D'un certain sens, cette dispute à propos de l'héritage de Macdonald se déroule depuis le 6 juin 1891, quand, après avoir dominé la vie politique canadienne pendant près de quatre décennies, il a « continué son chemin au-delà des précautions et des plans, au-delà de l'Angleterre et du Canada, au-delà de la vie et jusque dans la mort ». Les lecteurs avisés reconnaîtront la prose unique de Donald Creighton, probablement l'un des meilleurs historiens du Canada anglais et l'auteur d'une biographie en deux volumes qui est encore publiée aujourd'hui au sujet du premier premier ministre du Canada.

Sa publication en 1952 et en 1955 avait cimenté la réputation de Creighton comme brillant écrivain. Son collègue d'Oxford Max Beloff a décrit Creighton comme « l'un des six meilleurs historiens du monde anglo-saxon actif aujourd'hui », tandis que même son plus sévère critique, l'historien Frank Underhill, a concédé que *Macdonald* était un « triomphe artistique ». Dans *The Commercial Empire of the St. Lawrence*, Creighton avait écrit un récit sur l'histoire des origines du Canada : de la vallée du Saint-Laurent et du bassin des Grands Lacs, du Bouclier des Laurentides, est né le Canada. En tant que seule voie navigable permettant d'atteindre l'intérieur du continent, le Saint-Laurent a permis à des générations successives de marchands de Montréal d'ériger un empire commercial basé sur le commerce des produits de base. « Le fleuve n'était pas seulement une réalité importante : c'était la vérité centrale d'une religion. Des hommes vivaient à ses abords, à la fois consolés et inspirés par ses promesses, ses possibilités murmurées et ses exigences hurlées ». Le décrivant comme « une force au cœur de l'histoire », Creighton a fait pour le Saint-Laurent ce que Tom Thomson et le Groupe des sept avaient fait pour les paysages nordiques du Canada – il l'a mythifiée, permettant ainsi à la thèse laurentienne d'entrer dans l'imaginaire canadien-anglais.

En *Macdonald*, Creighton a trouvé un héros à ce mythe. Dès les premières lignes du premier volume aux phrases finales du second volume, un Macdonald héroïque devine la logique derrière la thèse laurentienne, cherchant d'abord à unir l'Amérique du Nord britannique, puis à l'étendre à l'ouest à travers les Prairies jusqu'à l'océan Pacifique. Le Saint-Laurent devient le leitmotiv du livre, apparaissant à des moments clés afin de faire ressortir à la fois les origines du Canada et son avenir. En fait, la biographie s'ouvre par une description du fleuve.

> À cette époque, ils arrivaient habituellement par bateau. Peu d'immigrants faisaient le long voyage vers Montréal par la terre ferme, prenant plusieurs semaines et s'arrêtant à des fermes amicales alors qu'ils défrichaient leur chemin à travers la forêt verte. Mais la plupart faisaient leur chemin vers l'ouest par le fleuve.

Le style de Creighton n'est cependant pas apprécié de tous. « À quelle époque ? Qui est venu par bateau ? » avait observé un des lecteurs que la maison d'édition avait embauché pour réviser le manuscrit. Creighton était furieux. Si le lecteur ne percevait pas le lien entre Macdonald et le Saint-Laurent, ce n'était

franchement pas son problème. En tant qu'artiste, Creighton articulait ses propos en termes de symboles et allusions, et il savait que l'art ne gagnait jamais à être expliqué. Dans *The Commercial Empire of the St. Lawrence*, le fleuve ouvrait le continent aux explorateurs, aventuriers et commerçants ; dans *Macdonald*, il ouvrait le continent aux immigrants ; parmi eux se trouvait un jeune garçon provenant de l'Écosse qui allait, à la façon de Moïse, un jour délivrer son peuple.

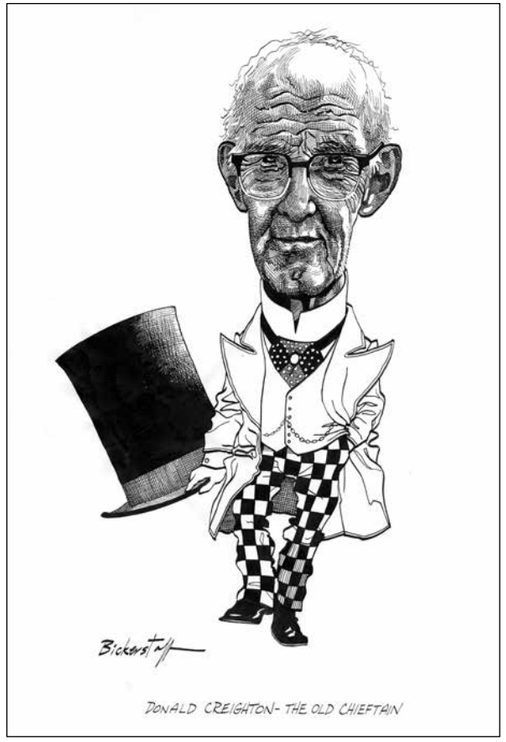
Le critique littéraire Walter Benjamin a un jour dit que « toute importante œuvre littéraire dissout ou invente un genre littéraire ». *Macdonald* avait dissout le style biographique canadien, qui, selon Creighton, était une collection « sérieuse » de livres écrits par les « entrepreneurs de pompes funèbres de l'histoire ». Enviant la capacité du romancier à inventer des mondes entiers par de simples mots, Creighton avait repoussé les limites du style biographique afin de donner vie à Macdonald. Mais durant ce processus, il avait enfreint plusieurs règles fondamentales : il a fabriqué des dialogues, il a inventé des détails et il a attribué certaines pensées à Macdonald. « On m'a à l'occasion reproché d'avoir mis des idées, des objectifs et des plans dans la tête de mes personnages historiques à certains moments particuliers », avait-il une fois mentionné. « Comment puis-je savoir, est la question fondamentale, que ces idées spécifiques traversaient leurs esprits à ces moments précis ? La réponse est, bien sûr, que je ne sais pas ». Il aurait pu ajouter qu'il ne se souciait pas de cette critique non plus. Il voulait écrire un livre qui, dans ses propres mots, « ne serait pas un livre funeste en deux tomes ».

Macdonald demeure une réalisation remarquable. Sans l'aide d'aucun assistant de recherche et n'ayant qu'une distribution limitée, Creighton a écrit une biographie de 1 100 pages en seulement 11 ans qui a trouvé des lecteurs à travers le pays et a obtenu d'élogieuses critiques. Le *New York Times* l'a qualifiée de « passionnante », tandis que l'*Economist* l'a décrite comme « captivante ». Un critique a même comparé son auteur à Ernest Hemingway. Et lorsque le premier ministre John Diefenbaker a entrepris une tournée mondiale à travers 14 pays en 1958, il avait offert des cadeaux provenant du Canada à ses nombreux hôtes, dont des pièces d'artisanat autochtone, du sirop d'érable et des copies de *Macdonald* en reliure de cuire. Près d'un demi-siècle plus tard, la *Literary Review of Canada* l'inclut dans sa liste des 100 plus importants livres canadiens.

Toutefois, *Macdonald* est une œuvre profondément imparfaite. Le traitement que Creighton avait réservé à Louis Riel et au Métis, par exemple, n'était pas seulement biaisé, mais également épouvantable et représentait un aveuglement volontaire qui tendait vers l'échec moral. Son éditeur, le grand John Gray, avait exhorté Creighton à repenser sa façon d'aborder les Métis, y compris le fait « qu'il les appelle continuellement des "demi-sang" ». Il avait demandé « vous devez certainement avoir de la sympathie envers leur confusion, eux qui se retrouvaient dans un monde qu'ils ne pouvaient pas comprendre ? » Mais Creighton a tenu son bout, et selon ses calculs historiques, Riel a eu ce qu'il méritait lorsqu'il a été pendu à Régina et qu'« il a chuté vers sa fin ». La biographie comporte d'autres limites, y compris la façon que Creighton illustre les États-Unis en tant que prédateur ayant toujours l'Amérique du Nord britannique et, après 1867, le jeune Dominion, dans leur mire. L'« objectif fondamental » des États-Unis, Creighton avait écrit, « était de faire mourir de faim le Canada afin de l'annexer ». Son Macdonald, cependant, avait correctement compris que les États-Unis représentaient une menace pour le Canada, et il s'était donc efforcé de défendre et renforcer le lien impérial. Le lien impérial n'était pas une pièce d'infrastructure obsolète de la période victorienne. Ce lien a été essentiel à la survie du Canada sur ce continent qui était dominé par des États-Unis « belliqueux ». En effet, Creighton avait créé un Macdonald qui pouvait servir à expliquer le Canada de l'après 1945 et qui se trouvait alors au cœur d'un monde marqué par le déclin de la Grande-Bretagne et la montée des États-Unis. Guy Frégault, historien du Québec, avait raison d'affirmer que l'anti-américanisme et l'impérialisme qui se retrouvent dans *Macdonald* en disent plus long sur son auteur que sur son sujet.

Creighton a toujours maintenu que les bonnes biographies ne tentent jamais de démolir leurs sujets, c'est-à-dire qu'elles doivent toujours traiter leurs sujets avec empathie. Mais il a confondu l'empathie pour un culte du héros et, par conséquent, son Macdonald n'est pas très réaliste. Après tout, nous savons tous que le premier premier ministre du Canada n'a pas été un ange, et Creighton le savait aussi. Lorsqu'il était un jeune homme, Macdonald était ambitieux et plein d'avenir ; plus tard, il est devenu un animal politique qui s'adonnait à de sanguinaires jeux politiques comme nul autre ; il connaissait la valeur d'un homme et quand il devait en payer le prix, il comprenait que les élections étaient gagnées et perdues avec de l'argent, les jeux et les intrigues politiques ne lui faisaient pas peur. Mais Creighton a omis ou minimisé le politicien en Macdonald, une drôle de stratégie pour une biographie portant sur un homme politique ! Bien entendu, il n'a pas pu faire semblant d'ignorer le Scandale du Pacifique — une affaire très corrompue même selon les normes du 19e siècle –, mais il a pardonné à son héros : les élections, avait-il écrit, se gagnaient avec de l'argent et Macdonald avait besoin d'argent. Il pardonnait tous les défauts à son Macdonald, car il croyait que ceux-ci étaient des maux nécessaires – son objectif ultime était de réaliser le destin laurentien du Canada en étendant son territoire d'un océan à l'autre. Creighton croyait que si ce n'était pas écrit dans les étoiles, le dominion nordique avait été prédit par le fleuve. Tout ce dont cette histoire avait besoin était d'un héros.

D'après moi, le meilleur traitement biographique de Macdonald a été réalisé par Ged Martin. N'étant pas Canadien, Martin n'a pas eu besoin de tourner Macdonald en un véhicule du nationalisme canadien, ce qui signifie qu'il pouvait l'étudier pour ce qu'il était réellement : un homme politique du 19e siècle avec des forces et des faiblesses. Le Macdonald qui ressort de *Favorite Son ? John A. Macdonald and the Voters of Kingston* n'est pas un homme dédié à bâtir un pays, mais plutôt un politicien qui se « démenait pour récolter des votes ». Et dans *John A. Macdonald : Canada's First Prime Minister*,



Martin nous rappelle que la politique au 19e siècle était un « métier très concurrentiel », que les premiers ministres n'étaient pas payés et que les élections étaient « violentes et onéreuses ». Martin éprouve clairement une admiration envers Macdonald, mais il spécule également qu'un scandale impliquant la rupture d'un contrat du gouvernement pour construire une cale sèche à Kingston a mené à une gamme d'erreurs fatidiques en 1891. Les accusations ont été fantastiques : un homme d'affaires fictif avait « gagné » le contrat pour un entrepreneur corrompu qui évidemment s'est heurté à une série d'incidents menant à des surcharges qui ont été facturées au ministère des Travaux publics. Le tout était louche et Macdonald le savait. Il savait aussi que sa carrière politique ne survivrait pas à ce scandale. Dans un sens, il a été chanceux de mourir à ce moment puisque le « Père Demain » n'aurait pas eu droit à une seconde.

L'*homo politicus* de Martin est un Macdonald plus crédible que l'*homo laurentianus* de Creighton. Peut-être que le Macdonald de Martin est un Macdonald qui peut nous servir après tout, le Macdonald dont nous avons besoin à une époque cynique où les relations chaleureuses entre les politiciens et les hommes d'affaires sont la norme et non l'exception. Prenez ma province, par exemple. Ignorant les conseils de sa fonction publique, le gouvernement du Nouveau-Brunswick a jeté 70 000 000 $ dans les poubelles en tentant de sauver une entreprise en faillite qui avait des liens avec certains libéraux, et pourtant pas un seul membre du cabinet ne s'est senti obligé de démissionner lorsqu'ils ont été confrontés au rapport accablant du vérificateur général. Le Macdonald de Martin nous rappelle que le domaine politique a toujours été ainsi.

UN TEMPS POUR LA RÉFLEXION, LA VÉRITÉ ET LA RÉCONCILIATION

BOB RAE a été élu onze fois à la Chambre des communes et à l'Assemblée législative de l'Ontario entre 1978 et 2013. De 1990 à 1995, il a été le 21e ministre de l'Ontario, et de 2011 à 2013, le chef par intérim du Parti libéral du Canada.

Il travaille maintenant comme avocat, négociateur, médiateur et arbitre ; il s'intéresse particulièrement aux enjeux liés aux Premières Nations, aux autochtones et aux questions de gouvernance. Il enseigne également à l'École de politiques publiques et de gouvernance de l'Université de Toronto. Il est un écrivain et commentateur très respecté.

Auteur de quatre livres, ainsi que de nombreux rapports et enquêtes, Bob Rae est un membre du Conseil privé, un Officier de l'Ordre du Canada, membre de l'Ordre de l'Ontario, et a reçu de nombreux prix et diplômes honorifiques décernés par des institutions canadiennes et internationales.

Le défi avec n'importe quel personnage, contemporain ou historique, est d'arriver à le considérer au-delà du stéréotype, au-delà du mystère, des interprétations, et par-delà notre tendance à essayer de résumer en un ou deux mots cette chose insaisissable que nous nommons « caractère ». Avec la célébration du 200e anniversaire de Sir John A, les discours sont à la fois truffés d'hagiographies et de fustigations virulentes. Il ne mérite ni les uns, ni les autres.

Il a été un homme de son temps, un homme possédant un don inhabituel pour la politique, ainsi que des défauts et des faiblesses. Il n'a pas été en mesure de totalement transcender les préjugés de son temps, et à certains moments importants, il les a incarnés. Il a été un père indispensable pour la Confédération. Il a su tourner un parti politique fragmenté en une force politique dominante au Canada pendant